

LE SEMINAIRE DE JACQUES LACAN

JACQUES LACAN
UNE PRATIQUE DE BAVARDAGE

Texte établi par Jacques-Miller

Qu'est-ce que vous êtes gentils, de vous déranger comme ça pour ce que j'ai à vous dire.

Mon séminaire, je n'ai pas la moindre envie de le faire.

Je l'ai intitulé cette année *le Moment de conclure*. Ce que j'ai à vous dire, je vais vous le dire — c'est que la psychanalyse est à prendre au sérieux, bien que ce ne soit pas une science.

Comme l'a montré abondamment un nommé Karl Popper, ce n'est pas une science du tout, parce que c'est irréfutable. C'est une pratique, une pratique qui durera ce qu'elle durera.

C'est une pratique de bavardage.

*

Aucun bavardage n'est sans risque.

Déjà, le mot *bavardage* implique quelque chose. Ce que ça implique est suffisamment dit par le mot *bavardage*. Ce qui veut dire qu'il n'y a pas que les phrases, c'est-à-dire ce qu'on appelle les propositions, qui impliquent des conséquences — les mots aussi. *Bavardage* met la parole au rang de baver ou de postillonner. Il la réduit à la sorte d'éclaboussement qui en résulte.

Cela n'empêche pas que l'analyse a des conséquences.

Elle dit quelque chose. Qu'est-ce que ça veut dire, dire ? Dire a quelque chose à faire avec le temps. L'absence de temps est une chose qu'on rêve, c'est ce qu'on appelle l'éternité, et ce rêve consiste à imaginer qu'on se réveille. On passe son temps à rêver, on ne rêve pas seulement quand on dort.

L'inconscient, c'est très exactement l'hypothèse qu'on ne rêve pas seulement quand on dort.

Je voudrais vous faire remarquer que ce qu'on appelle le raisonnable est un fantasme. C'est tout à fait manifeste dans le début de la science. La géométrie euclidienne a tous les caractères du fantasme. Un fantasme n'est pas un rêve, c'est une aspiration. L'idée de la ligne droite, par exemple, est manifestement un fantasme. Par bonheur, on en est sorti — la topologie a restitué ce qu'on doit appeler le tissage.

L'idée de voisinage est simplement l'idée de consistance, si tant est qu'on se permette de donner corps au mot idée.

Ce n'est pas facile. Il y a tout de même des philosophes grecs qui, à l'idée, ont essayé de donner corps. Une idée, ça a un corps. C'est le mot qui la représente. Le mot a une propriété tout à fait curieuse — c'est qu'il fait la chose.

J'aimerais équivoquer, et écrire — il *fête a chose*. Ce n'est pas une mauvaise façon d'équivoquer. User de l'écriture pour équivoquer peut servir, parce que nous avons besoin de l'équivoque pour l'analyse.

Nous avons besoin de l'équivoque — c'est la définition de l'analyse — parce que, comme le mot l'implique, l'équivoque est tout de suite versant vers le sexe.

Le sexe, je vous l'ai dit, c'est un dire. Ça vaut ce que ça vaut. Le sexe ne définit pas un rapport.

C'est ce que j'ai énoncé en formulant qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Ça veut seulement dire que chez l'homme, et sans doute à cause de l'existence du signifiant, l'ensemble de ce qui pourrait être rapport sexuel est un ensemble — on est arrivé à cogiter ça, on ne sait d'ailleurs pas très bien comment ça s'est produit — un ensemble vide.

La notion d'ensemble vide est ce qui convient au rapport sexuel.

Le psychanalyste est un rhéteur. Pour continuer d'équivoquer, je dirai qu'il *rhétifie*, ce qui implique qu'il rectifie. *Rectus*, le mot latin, équivoque avec la rhétification.

On essaie de dire la vérité, mais ce n'est pas facile, parce qu'il y a de grands obstacles à ce qu'on la dise — ne serait-ce qu'on se trompe dans le choix des mots. La vérité a affaire avec le réel, et le réel est doublé, si l'on peut dire, par le symbolique.

Il m'est arrivé de recevoir d'un nommé Michel Coornaert un livre qui s'appelle *Knots and links*. Qu'est-ce que ça veut dire ? Ce n'est pas tout simple. Il faut métalanguer, c'est-à-dire traduire. On ne parle jamais d'une langue que dans une autre langue. Si j'ai dit qu'il n'y a pas de métalangage, c'est pour dire que le langage, ça n'existe pas. Il n'y a que des supports multiples du langage, qui s'appellent *lalangue*. Ce qu'il faudrait, c'est que l'analyse, par une supposition, arrive à défaire par la parole ce qui s'est fait par la parole.

Dans l'ordre du rêve qui se donne le champ d'user du langage, il y a une bavure, qui est ce que Freud appelle le *Wunsch*. C'est un mot allemand. Le *Wunsch* dont il s'agit, on ne sait pas si c'est un souhait, qui de toute façon est en l'air, et un souhait adressé à qui ? Dès qu'on veut le dire, on est forcé de supposer qu'il y a un interlocuteur, et à partir de ce moment-là, on est dans la magie.

On est forcé de savoir ce qu'on demande. Mais justement, ce qui définit la demande, c'est qu'on ne demande jamais que parce qu'on désire, je veux dire en passant par ce qu'on désire. Et ce qu'on désire,

on ne le sait pas.

C'est bien pour ça que j'ai mis l'accent sur le désir de l'analyste, le sujet supposé savoir, d'où j'ai supporté, défini, le transfert. Supposé savoir quoi ? Comment opérer ? Mais ça serait tout à fait excessif de dire que l'analyste sait comment opérer. Ce qu'il faudrait, c'est qu'il sache opérer convenablement, c'est-à-dire qu'il se rende compte de la portée des mots pour son analysant — ce qu'incontestablement il ignore.

De sorte qu'il me faut tracer ce que j'ai avancé sous la forme du nœud borroméen.

*

Quelqu'un, qui n'est autre que, il faut bien que je le nomme, J.B., Jean-Baptiste Lefèvre-Pontalis, a accordé une interview au Monde. Il aurait mieux fait de s'abstenir, car ce qu'il a dit ne vaut pas cher. Mon nœud borroméen serait une façon d'étrangler le monde, de le faire suffoquer. Voilà.

Ce nœud se dessine. Ici, on interrompt la corde, parce qu'on projette les choses. Ça fait un nœud. On a bien le droit, puisque le nœud borroméen a pour propriété de ne pas nommer chacun des cercles d'une façon univoque, de désigner chacun des cercles par le terme qu'on veut. Il est indifférent que celui-ci soit appelé I, R ou S, à condition de ne pas abuser du dire, et de bien mettre les trois lettres.

Je me souviens qu'il y eut un temps où le nommé Soury fit reproche à quelqu'un qui est ici présent d'avoir fait ce nœud de travers. Je ne sais plus comment il l'avait fait effectivement, mais disons qu'ici, je noue directement le symbolique avec le réel.

Ce serait bien sûr l'idéal, puisque les mots font la chose, la chose freudienne, la *crachose* freudienne. Mais c'est justement à l'inadéquation des mots aux choses que nous avons affaire.

Ce que j'appelais la chose freudienne, c'était que les mots se moulent dans les choses. Mais c'est un fait que ça ne passe pas — qu'il n'y a ni crachat, ni crachose. L'adéquation du symbolique ne fait les choses que fantasmatiquement. De sorte que le lien de ce symbolique par rapport au réel, ou de ce réel par rapport au symbolique, ne tient pas.

Cela devient manifeste dès qu'on assouplit la corde de l'imaginaire. Elle ne tient pas, puisqu'elle vient ici, et se libère.

Je vous prie de vous rendre compte qu'ici l'imaginaire suggéré par le symbolique se libère. C'est bien en cela que l'histoire de l'écriture vient suggérer qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

*

L'analyse, dans l'occasion, se consume elle-même.

Je veux dire que si nous faisons une abstraction sur l'analyse, nous l'annulons. Si nous nous apercevons que nous ne parlons que d'apparemment, ou de parenté, il nous vient à l'idée de parler d'autre chose, et c'est bien en quoi l'analyse, à l'occasion, échouerait. Mais c'est un fait que chacun ne parle que de ça.

La névrose est-elle naturelle ? Elle n'est naturelle que pour autant que chez un homme, il y a un symbolique. Et le fait qu'il y ait un symbolique implique qu'un signifiant nouveau émerge. Un signifiant nouveau, à quoi le moi, c'est-à-dire la conscience, s'identifierait. Mais ce qu'il y a de propre au signifiant que j'ai appelé du nom de S_1 , c'est qu'il n'y a qu'un rapport qui le définit, le rapport qu'il a avec S_2 . C'est en tant que le sujet est divisé entre cet S_1 et cet S_2 , qu'il se supporte. De sorte qu'on ne peut pas dire que ce soit un seul des deux signifiants qui le représente.

La névrose est-elle naturelle ? Il faudrait définir la nature de la nature. Qu'est-ce qui peut être dit de la nature de la nature ? Rien que ceci — qu'il y a quelque chose, que nous avons l'imagination, qui puisse en rendre compte par l'organique. Je veux dire par le fait qu'il y ait des êtres vivants. Mais qu'il y ait des êtres vivants non seulement ne va pas de soi, mais encore il a fallu élucubrer à ce propos toute une genèse. Ce qu'on a appelé les gènes assurément veut dire quelque chose. Mais ce n'est qu'un vouloir dire. Nous n'avons nulle part présent ce jaillissement de la lignée, soit évolutionniste, soit même à l'occasion, créationniste. Ça se vaut. L'élucubration créationniste ne vaut pas mieux que l'élucubration évolutionniste — de toute façon, ce n'est qu'une hypothèse.

La logique ne se supporte que de peu de chose. Si nous ne croyons pas d'une façon en somme gratuite, que les mots font les choses, la logique n'a pas de raison d'être.

Ce que j'ai appelé le rhéteur qu'il y a dans l'analyste n'opère que par suggestion. Il suggère, c'est le propre du rhéteur, il n'impose d'aucune façon quelque chose qui aurait consistance. C'est même pour cela que j'ai désigné de l'ex- ce qui se supporte, ce qui ne se supporte que d'ex-sister.

Comment faut-il que l'analyste opère pour être un convenable rhéteur ? C'est là que nous arrivons à une ambiguïté.

L'inconscient, dit-on, ne connaît pas la contradiction. C'est bien en quoi il faut que l'analyste opère par quelque chose qui ne se fonde pas sur la contradiction. Il n'est pas dit que ce dont il s'agit soit vrai ou faux. Ce qui fait le vrai et ce qui fait le faux, c'est ce qu'on appelle le pouvoir de l'analyste, et c'est en cela que je dis qu'il est rhéteur.

*

L'hypothèse que l'inconscient soit une extrapolation n'est pas absurde. C'est pourquoi Freud a eu recours à ce qu'on appelle la pulsion.

La pulsion est quelque chose qui ne se supporte que d'être nommée. Nommée d'une façon qui la tire, si je puis dire, par les cheveux, qui présuppose, au nom de quelque chose qui se trouve exister chez l'enfant, que toute pulsion est sexuelle. Mais rien ne dit que quelque chose mérite d'être appelé pulsion avec cette inflexion qui la réduit à être sexuelle.

Ce qui dans le sexuel importe, c'est le comique. C'est quand un homme est femme qu'il aime, c'est-à-dire au moment où il aspire pour quelque chose qui est son objet. Par contre, c'est au titre d'homme qu'il désire, c'est-à-dire qu'il se supporte de quelque chose qui s'appelle proprement *bander*.

La vie n'est pas tragique. Elle est comique. Et il est assez curieux que, pour désigner ce dont il s'agissait, Freud n'ait rien trouvé de mieux que le complexe d'Œdipe, c'est-à-dire une tragédie. On ne voit pas pourquoi il a désigné d'autre chose que d'une comédie ce à quoi il avait affaire dans le rapport qui lie le symbolique, l'imaginaire et le réel. Il pouvait prendre un chemin plus court.

Pout que l'imaginaire s'exfolie — *sexe-folie* — , il n'y a qu'à le réduire au fantasme. L'important est que la science elle-même n'est qu'un fantasme, et que l'idée d'un réveil soit à proprement parler impensable.

Voilà ce que j'avais à vous dire aujourd'hui.

15 novembre 1977